

Et si on allait boire un thé ?

Par Marilou Pain

Ses doigts lèvent la cuillère. Le morceau de gâteau posé en équilibre précaire passe entre ses lèvres. J'observe ses joues et son menton bouger. Sa gorge frémit lorsque la bouchée passe dans sa gorge. En regardant son torse je pense à ce morceau, qui descend jusqu'à son estomac, là dans son ventre, qui a l'air doux, moelleux et chaud. Et je crève. Je crève de jalousie face à cette pâtisserie qui a accès à l'intérieur de sa chair. En relevant les yeux pour m'arracher à la tentation de tendre la main, de la toucher, je me rend compte qu'elle me regarde.

Peut être que je devrais lui dire. Lui avouer que j'ai envie de goûter ses yeux, qu'au fond de moi, j'aimerais caresser ses cils et suivre la ligne de son nez. Elle me parle mais je n'arrive pas à entendre, encore moins à écouter. Le son de sa voix glisse sur moi. Il me traverse, de part en part, là sous mes côtes. Ses lèvres remuent au rythme des mots, je remarque ses dents, m'efforce de ne pas penser à sa langue. Elle porte sa tisane à sa bouche. Sa lèvre inférieure se déforme contre la porcelaine, le liquide chaud coule le long de ses muqueuses. Je tente de lui répondre. Ma voix cahote, tréssaille.

Je trébuche sur les mots. Je ne lui ai pas dit. Lui avouer que j'aimerais être cette tasse, immobile et sage, diffusant ma chaleur entre ses mains, c'est trop difficile. Un jour, peut être, j'arriverai à ouvrir ma voix, en regardant ailleurs, pour lui dire que voir la pulpe de ses doigts contre la céramique me torture. Elle rie. Je ne sais plus de quoi on parle. Elle lâche la anse sans y penser et touche sa clavicule. Son doigt trace une ligne sur l'os de gauche à droite, de droite à gauche, de gauche à droite. Si c'était mon doigt je referais ce mouvement encore et encore, jusqu'à ce que sa peau soit brillante d'usage, jusqu'à ce qu'elle craque et se fende, jusqu'à découvrir l'os. Si mes doigts étaient les siens je me permettrais de descendre à la naissance de ses seins, pour me faire perdre la raison.

Elle reprend une bouchée. Le gâteau laisse une trace crémeuse sur la cuillère, qu'elle pointe vers moi d'un air amusé. Elle a mit du temps à le choisir, le trouve finalement trop sucré. En entrant dans le salon de thé, j'aurais pu la prévenir que celui au chocolat était meilleur. Qu'en cuisine ils y ajoutent un peu de fève tonka. Enfin, j'aurais pu faire une blague un peu gourmande, peut m'importe qu'elle ait un goût de citron industriel trop sucré, tant que je peux la goûter. Mais je n'en ai rien fait. Cette occasion est passée, comme d'autres, sous mon silence. Le temps est limité, déjà un tiers de la pâtisserie se cache dans les plis de son ventre. Pour me donner une contenance je tente de manger mon propre dessert. Il a le goût de carton. J'ai peur que si je ne parviens pas à avaler ma bouche s'ouvre et que ma salive se mette à s'écouler devant elle, parsemée de morceaux de nourriture.

Son sourcil s'est relevé, elle me regarde en silence. Je me rends compte trop tard que je viens de soupirer. Je peux lire qu'elle n'est pas dupe. Ça me terrifie. J'espère qu'elle s'imagine m'ennuyer, que je préférerais être ailleurs. Ses doigts poussent la cuillère d'un geste brusque dans son gâteau. Elle mange plusieurs bouchées avec des gestes vifs. Je l'agace. Elle ne se rend pas compte que son changement de comportement a bloqué ma respiration. Je déglutis difficilement. Mon ventre se tord, ma gorge se ressert. Je peux sentir parfois le souffle chaud de son haleine sur ma main quand elle parle la tête penchée vers la table. Je ne parviens pas à finir ma part de gâteau. J'aimerais le prendre entre mes doigts et le poser sur elle. Appuyer avec ma main. L'écraser sur sa peau. L'étaler sur elle pour découvrir en même temps la texture de ses formes. Alors seulement je me pencherais sur elle pour manger, petit à petit, mouvement de lèvre après mouvement de lèvre, cette maudite pâtisserie. Lorsque la dernière trace de chocolat aura disparu de son corps, je ne m'arrêterai pas. Je continuerais à la goûter, pour l'entendre, pour connaître la saveur de sa transpiration. Sa sueur, quand elle a chaud, m'évoque le poivre, le cumin et l'oignon. Je meurs de ne pouvoir lire toutes ses odeurs.

Elle attaque le dernier tiers du gâteau. Je tréssaille, jure, hurle des malédictions en pensée. Intérieurement, je crie, un flot de paroles se déverse sur elle. Je ne lui dit pas. Je ne lui dit pas que depuis que je la connais j'ai envie d'elle, qu'à chacune de ses apparitions j'aimerais juste m'enfuir avec elle. Enfouir ma tête entre ses seins, fuir les autres qui me gênent, jouir d'elle. Qu'elle fouille entre mes cuisses, qu'elle me libère enfin de ce trouble dans lequel elle me jette, qu'elle foule mon clitoris, qu'elle...

L'assiette est vide. Elle s'est levée. J'ai murmuré que j'allais rester encore un peu sans lui préciser que ce temps serai perdu dans des projections, des scénarios que je n'aurai jamais le courage de mettre à l'épreuve. Je ne la regarde plus mais j'entends son sourire dans les mots qui explosent en moi.

« Ça te dit de venir boire un thé ? Chez moi ? »